

EDMOND CATTIER



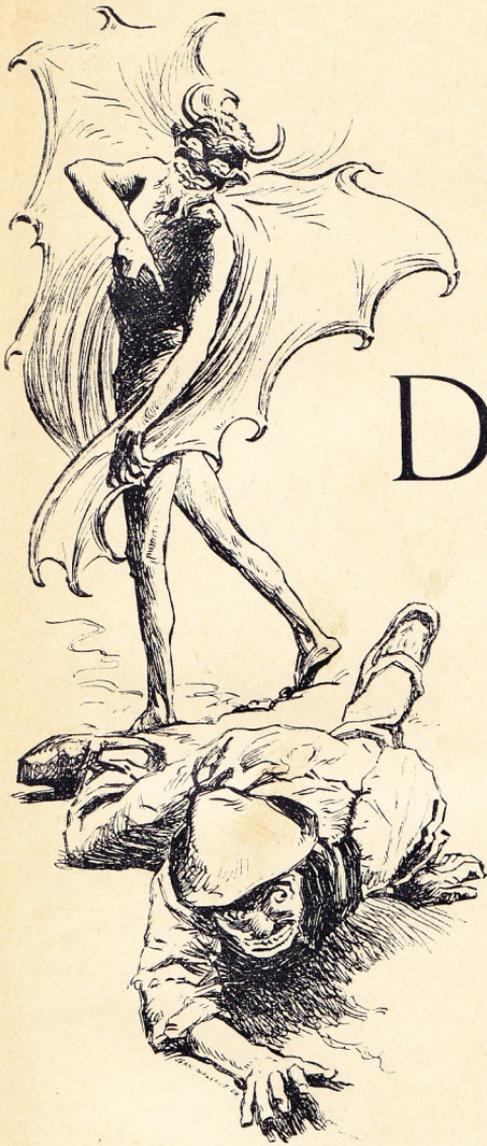
LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{IE} ÉDITEURS
BRUXELLES



LE
CABARET

DU

Diable
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	1
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143

LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT

I

OU IL N'EST PAS ENCORE QUESTION DU DIABLE VERT.

Tout le monde, à Thorinnes, avait voulu voir l'enterrement de la petite Marthe Vermot; et un murmure de pitié s'éleva lorsque Catherine, qu'on eut d'abord peine à reconnaître, tant elle avait changé et vieilli en quelques jours, sortit de sa maison pour suivre le cercueil de sa fille.

Son histoire était bien la plus triste qui se pût imaginer. L'enfance de Catherine Blache s'était déroulée au milieu de scènes terribles. Ses plus lointains souvenirs lui montraient sa mère seule, s'épuisant au travail et pleurant en attendant le père qui ne rentrait pas. Il revenait enfin en trébuchant, irrité et jurant sans qu'on sût pourquoi,

bousculait les meubles, cassait la vaisselle; et, si soumise que fût sa femme, il finissait toujours par la rouer de coups.

Dès qu'il ouvrait la porte, la petite se jetait dans un coin, sous un billot, d'où elle assistait, épouvantée, à ces horreurs. Un jour qu'elle en était sortie et qu'elle s'était accrochée à lui, suppliante, il l'avait d'un coup de pied envoyée rouler à l'autre bout de la chambre si rudement qu'elle en était restée étourdie. Lorsqu'elle était revenue à elle, elle avait vu sa mère un couteau à la main pour la défendre et si résolue, malgré son habituelle soumission, que tout en proférant des menaces, il était sorti de la maison. C'est la seule fois que la victime osa résister à son bourreau. Catherine s'était figurée longtemps que c'était le sort ordinaire des femmes d'être ainsi traitées; elle s'étonnait lorsque, dans d'autres maisons, elle voyait les hommes rentrer de bonne humeur, embrasser leurs enfants, s'asseoir à table en se frottant les mains et manger leur soupe en disant qu'elle était bonne.

Le père Blache était ivrogne; il buvait du genièvre, ce qui était rare en ce temps-là dans le pays. Il en avait pris l'habitude à l'étranger, où il allait s'engager, quand il était jeune, pour aider à la moisson. Rien n'avait pu la lui faire perdre.

Son ivresse, simplement bruyante dans les premiers temps de son mariage, était bientôt devenue dangereuse; elle se montrait de plus en plus malaisante. Lorsque Catherine eut une dizaine

d'années, sa mère se mit à languir, à la suite de quelque mauvais coup qu'il lui avait donné sans doute. Toute pâle, les yeux creux, elle se traînait par la maison; lorsque, épuisée, elle se mettait au lit, Catherine faisait le guet sur la route pour l'avertir du retour du père; car une fois qu'il l'avait trouvée couchée, il l'avait tirée hors du lit, jetée par terre et foulée aux pieds, en la traitant de fainéante.

Elle n'avait jamais voulu se plaindre. Enfin, se sentant au plus bas, elle avait embrassé Catherine bien fort, en pleurant; et puis, elle ne s'était pas levée lorsque l'enfant était venue lui dire, de sa voix épouvantée :

— Maman, vite, vite, il arrive... il est déjà au tilleul!

Elle souriait, plus pâle que jamais, comme si elle n'avait plus eu peur, comme s'il avait été trop tard pour la faire encore souffrir. Lui-même, qui levait son gourdin en vociférant devant le lit, s'arrêta tout à coup, la tâta doucement, effrayé. Elle était morte, avec ce sourire qu'on ne lui avait jamais vu sur les lèvres.

Catherine dut tenir seule la maison. Elle fut, à son tour, le souffre-douleur de l'ivrogne. Il ne travaillait plus, vendait tous les ans un peu de sa petite terre, quelques arbres d'un petit bois qu'il possédait, gardait l'argent pour aller boire, et battait sa fille lorsqu'elle lui en demandait un peu pour acheter du pain.

Elle vécut et grandit ainsi grâce à la pitié et à la charité des voisins, qui admiraient son courage. Enfant, elle avait fait la besogne d'une femme ; jeune fille, elle travailla comme un homme pour faire valoir le peu qui restait à son père ; mais des gens de loi vinrent tout saisir. Blache avait emprunté plus d'argent que ne valait son bien.

Sans un sou, maintenant, pour acheter de l'alcool

il ne décolérait plus. Bientôt, il tomba en mélancolie, demeurant des jours entiers assis, sans parler, sur le seuil de sa porte. Un matin, Catherine trouva son corps qui se balançait au bout d'une corde nouée à une solive du plafond : il s'était pendu.

La maison vendue, il ne lui resta rien que sa bonne réputation et sa beauté, car elle était devenue, malgré ses malheurs, la plus jolie fille de Thorinnes. Grande,

Un matin, Catherine trouva son corps qui se balançait au bout d'une corde...

blanche, avec des cheveux noirs superbes, des yeux auxquels il semblait que les larmes eussent



donné plus d'éclat, la gravité douce de son visage, elle était devenue pour tout le monde la belle Catherine.

Un brave garçon, appelé Jacques Vermot, s'en éprit : il était travailleur et sobre, possédait même un peu de bien. Ils se marièrent et l'on put croire que la chance avait tourné pour elle. Tout sembla prospérer sous ses mains. Ils eurent deux jolis enfants, Pierre et Marthe ; ils semblaient tenir le bonheur pour toujours.

Mais la malchance n'achève pas les gens en une fois : quand elle les a bien abattus et qu'ils se croient à bout de souffrir, elle se plaît étrangement à les laisser sortir de peine, reprendre le goût de la joie, s'amollir dans l'espoir d'une vie bénie ; puis elle se remet à les tourmenter avec des raffinements nouveaux, d'autant mieux qu'ils sont devenus plus sensibles à ses attaques, qu'ils ont perdu, avec l'habitude du malheur, cette force suprême des infortunés, qui est la résignation.

Au début d'un hiver, Vermot se mit à tousser, à maigrir, à perdre ses forces. Vers la nouvelle année, comme il croyait aller mieux, il se leva brusquement, un matin, pour se débarrasser d'un goût mauvais qu'il avait dans la bouche : sitôt debout, il vomit un flot de sang. Il languit encore pendant quelques semaines ; et ayant mis ordre à ses affaires, et recommandé à Catherine d'avoir bon courage, il s'éteignit doucement.

Quand, au retour du cimetière, la veuve vit les

deux petits enfants qui pleuraient en lui demandant pourquoi on avait mis leur papa dans la terre, elle s'essuya les yeux, leur dit qu'il dormait là plus tranquillement, qu'il n'avait plus de mal, et qu'il serait content d'eux s'ils étaient sages, s'ils continuaient à l'aimer et à vivre comme s'il était là.

Elle se remit à la besogne, avec plus de courage que jamais, étonnée elle-même de la force qu'elle se sentait en travaillant pour ses petits. Deux ans passèrent. Elle avait quitté sa robe noire ; son modeste bien prospérait ; et, lorsque, au second anniversaire de la mort de Vermot, elle était allée visiter sa tombe, conduisant Pierre et Marthe par la main, comme pour lui montrer le soin qu'elle avait pris d'eux et lui rendre compte de ce qu'elle avait fait, il lui avait semblé qu'il était content d'elle.

Des roses du Bengale, qu'elle n'avait pas vues la veille, étaient écloses tout à coup, malgré le froid, dans le jardinet : elle crut que c'était Vermot qui les avait fait épanouir pour lui communiquer encore sa tendresse. Elle s'en retourna avec un sentiment de consolation qu'elle n'avait pas encore éprouvé.

Ce n'était qu'un nouveau répit. On parlait depuis quelque temps d'une épidémie de croup qui régnait aux environs (1). Le mal ne pardonnait guère. Parfois le médecin, quand il arrivait à temps, ouvrait la gorge des petits malades et y plongeait un appa-

(1) On ne connaissait pas encore, en ce temps, le merveilleux sérum antidiphthéritique.

reil pour les faire respirer ; l'opération ne réussissait pas toujours : et l'on en avait vu mourir, égorgés comme des agneaux, ne sachant ce qu'on leur voulait ni pourquoi on les martyrisait de la sorte. Le mal, heureusement, épargnait Thorinnes ; et s'il y venait, il ne passerait pas par chez Catherine, n'est-ce pas ? Elle avait bien eu sa part de misères.

Elle se flattait encore !

Elle s'était endormie, presque heureuse, en rentrant de sa visite au cimetière, se disant que ses deux enfants, c'était comme son mari lui-même, redevenu petit, qui revivait en eux, avec ses traits d'autrefois ; que c'était sa chair, son esprit, ses manières, un prolongement de sa vie qu'elle retrouvait dans leurs manières et leurs gestes ; qu'auprès d'eux, elle n'était pas loin de lui ; quand elle se réveilla sous le coup d'une inexprimable angoisse.

Pierre venait de la réveiller en toussant : il respirait péniblement, avec un râle douloureux et sinistre. Son instinct de mère lui avait tout de suite fait deviner le danger. Elle était déjà debout, habillée, prête encore une fois à la lutte.

L'enfant se plaignait, souffrait beaucoup. Elle courut jusque chez le docteur Sorbier : il n'était pas chez lui, et ne s'y trouvait guère, car on le demandait partout à la fois. Il devait être à Trazière, peut-être à Saintagne ; sa servante, Marie-Josèphe, ne pouvait dire où au juste.

Le temps avait changé, la nuit était très noire et affreuse : une grosse pluie de fin d'hiver, encore glaciale, tourbillonnait dans un vent furieux ; on ne distinguait point les chemins ; d'énormes flaques d'eau ou une boue gluante s'étendaient partout.

Catherine partit. Il y avait deux lieux jusqu'à Trazière : elle les fit en moins d'une heure, animée d'une telle force qu'il lui semblait qu'elle eût renversé des murailles.

Quand elle fut arrivée, elle se demanda où elle trouverait le médecin. Tout était fermé, tout était noir. Elle frappa à des portes au hasard. Qu'elles lui parurent longues à s'ouvrir ! Des gens, à demi réveillés, la reçurent durement, furieux d'être dérangés dans leur sommeil.

Ils ne comprenaient pas d'abord ce qu'elle voulait, se faisaient donner de longues explications ; elle trépignait d'impatience ; et puis, ils ne savaient rien !

Un cabaretier lui apprit enfin que le docteur avait dû venir dans la soirée, mais qu'il était certainement reparti pour Saintagne, maintenant. Il lui indiqua la route. C'étaient encore près de trois lieues à faire. Elle les fit toujours courant.

Parfois, elle croyait entendre la carriole du docteur devant elle, et elle s'essoufflait pour la rattrapper, certaine que Sorbier ne lui refuserait pas de revenir tout de suite avec elle. Elle arriva à Saintagne avec le jour : les fenêtres commençaient à s'ouvrir. Il était venu à la ferme Malafait, mais il était reparti.

Alors, elle fut au désespoir de ne pas l'avoir attendu à Thorinnes. Elle le trouva chez elle en rentrant : Marie-Josèphe l'y avait envoyé. Il n'était parvenu à examiner la gorge du petit Pierre qu'en lui ouvrant la bouche de force, au moyen d'une cuillère introduite entre les dents ; comme il lui avait involontairement écorché les gencives, l'enfant avait la bouche pleine de sang. Catherine en fut épouvantée. Mais ce n'était rien ! Le docteur hochait la tête :

— Il faut éloigner Marthe, avait-il dit tout de suite.

Une vieille voisine consentit à se charger d'elle, malgré la peur de la contagion. Mais Pierre était déjà à l'agonie. Il n'y avait plus d'espoir de le sauver. Il mourut dans la nuit sans qu'on pût le soulager. Et Catherine crut, lorsqu'elle l'eut suivi au cimetière, avoir appris tout ce qu'une mère peut souffrir !

La voisine lui avait tout de suite ramené Marthe : la petite, du reste, avait la fièvre. Bientôt elle aussi fut prise de l'affreuse toux que Catherine connaissait maintenant.

Le docteur arriva tout de suite. Profondément apitoyé, il s'était intéressé à cette mère martyre. Il amena un de ses confrères qui avait été appelé en consultation chez M. Charlier, le directeur de la papeterie. A eux deux, ils pratiquèrent la trachéotomie, qui réussit. Marthe recommença à respirer librement par l'appareil qu'ils lui avaient

introduit dans la gorge. Les chances de la sauver renaissaient. Quelques jours de soins et d'attention, puis on retirerait l'instrument, la petite plaie de la gorge se cicatriserait et il n'y paraîtrait plus.

Il fallait seulement veiller à ce que le tube ne s'engorgeât pas, le nettoyer aux intervalles que le médecin avait indiqués. Oh ! que cela parut facile à Catherine ! Et quelle détente dans tout son être quand elle comprit qu'elle garderait au moins un enfant.

Détente fatale ! Car lorsque le médecin fut parti, elle s'aperçut qu'une épouvantable lassitude s'était emparée d'elle à mesure que sa fièvre était tombée.

Depuis qu'elle était allée à Trazière et à Saintagne, elle n'avait plus dormi, plus pris aucun repos. L'angoisse tombée, elle éprouvait une fatigue accablante.

Cependant elle était seule. Elle ne devait compter sur aucune assistance : la crainte de l'effroyable danger éloignait d'elle les gens. Comme elle s'était assise un instant, elle sentit un invincible sommeil s'emparer d'elle. Elle se leva, marcha : mais ses jambes défailaient ; elle dut s'appuyer à la muraille ; et, même ainsi, elle allait s'endormir tout debout.

Cependant, d'heure en heure, son devoir de garde-malade la réclamait impérieusement. Elle courut demander secours chez la vieille voisine qui avait pris Marthe chez elle ; mais cette femme qui

était grand'mère, n'osait plus venir à son aide. Il lui fallait pourtant de l'aide, ou au moins la force d'accomplir son devoir.

Pourquoi, alors, n'en prenait-elle pas, des forces? La vieille lui représenta qu'on peut dans les circonstances extraordinaires, recourir à tous les moyens : elle-même s'était, un jour qu'on lui avait rapporté son homme à moitié tué d'un coup de corne par un taureau, remise de l'émotion qui lui avait cassé bras et jambes en buvant un bon coup de péquet (1). Elle en avait là une bouteille, de très vieux...

Oh! elle savait bien que Catherine n'aimerait pas cela; mais ce n'était pas une habitude à prendre; il ne s'agissait point de boire par goût, par vice: elle avalerait la chose comme une drogue. Et elle verrait!

Catherine ne connaissait que trop l'excitation que procure l'alcool; son père, autrefois, ne se faisait travailler qu'à grands coups de genièvre. Le poison lui avait fait assez de mal pour qu'une fois il lui rendît service : elle emporta la bouteille. Elle en but une gorgée : cela brûlait, c'était atroce. Mais elle sentit presque aussitôt une force inconnue lui couler dans les veines; vraiment, cela soutenait!

Pendant quelques instants, elle se sentit vive, alerte, sûre d'elle, nettoya une première fois l'appareil avec facilité. Mais l'implacable fatigue revenait, plus lourde, plus accablante, et l'heure

(1) C'est ainsi que s'appelle le genièvre dans le pays wallon.

allait sonner ! Coup sur coup, elle prit à la bouteille trois, quatre gorgées.

Alors elle éprouva quelque chose d'affreux. Tout autour d'elle s'était mis à tournoyer. Elle voulut aller vers le lit de sa fille : il tournoyait aussi. Elle se précipita pour l'arrêter au passage au



Elle ronflait encore...

moment où il lui sembla qu'il passait devant ses yeux ; mais elle alla donner lourdement de la tête contre le mur voisin et rebondit, chancela, s'étala au milieu du pavement.

Comme elle voulait se relever, il lui sembla qu'un poids énorme était étendu sur elle. Ses jambes étaient de plomb. Elle entendait râler sa fille et ne parvenait pas à aller à son aide. Elle se mit enfin debout : mais le tournoïment continuait ; tous les objets, comme s'ils eussent été ivres eux-mêmes, se dérobaient à ses mains. A la fin, sans savoir comment elle se trouva appuyée au lit. Mais au même moment tout bascula autour d'elle et elle s'abattit. L'appareil lui était resté dans la main...

L'enfant épouvantée, dont la gorge trouée se refermait et qui succombait à l'asphyxie, la regardait dormir ; car elle s'était engloutie tout de suite dans un sommeil de plomb. Lorsque le médecin revint, au petit jour, elle ronflait encore, un morceau de la bouteille brisée dans une main, l'appareil dans l'autre. Marthe s'était jetée à bas de son lit dans un suprême effort et était morte, ses petits bras serrés autour du cou de sa mère, sans l'avoir réveillée.
